

B i b l i o t h è q u e
des
I D É E S

**De Racine
au Parthénon**

**Essais
sur la littérature et l'art
à l'âge classique**

par

RAYMOND PICARD

Préface de Thierry Maulnier

nrf
Éditions Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© *Éditions Gallimard, 1977.*

Ce recueil fut composé en hommage à Raymond Picard par les soins de ses amis, de ses collègues et de ses disciples. Il n'eût jamais pu voir le jour sans l'active participation de M^{me} Raymond Picard qui a mis obligeamment à notre disposition tous les éléments nécessaires à sa publication. MM. Robert Garapon et René Pomeau, professeurs à l'Université de Paris-Sorbonne, ont présidé au choix des articles et à leur distribution à l'intérieur du volume. M. Maurice Lever, attaché de recherche au C.N.R.S., a veillé à l'établissement du texte et de la bibliographie.

PRÉFACE

Puis-je dire que la mort de Raymond Picard m'a frappé, blessé comme la mort d'un ami, ou plutôt qu'elle a été pour moi la mort d'un ami? Qu'elle a créé pour moi l'angoisse d'un vide soudain, d'une solitude accrue? Peut-être ne devrais-je pas avoir ce droit. Peut-être n'a-t-on pas le droit de considérer comme un « ami » un homme avec qui on n'a eu que deux ou trois rencontres, avec qui l'on n'a pour ainsi dire pas correspondu, que l'on n'avait pas vu depuis près de vingt ans? Oui, je crois que je peux écrire le mot « ami » sans céder aux tentations de l'amplification lyrique et sentimentale si fréquente dans les adieux funèbres. Je ne peux évoquer, en ce qui concerne l'admirable critique récemment disparu, que quelques rares souvenirs, et pourtant il s'agit d'un écrivain qui ne me quittait jamais tout à fait même, oserai-je bien dire, quand je ne pensais pas à lui. Bien sûr, je recevais ses livres, mais une grande part, tout aussi importante, de ce qu'il écrivait était destinée à des publications périodiques françaises ou étrangères qu'aucun courrier ne m'apportait. Je n'eus même pas connaissance, en son temps, d'une étude qu'il consacra à la première pièce, La Course des rois, de l'auteur dramatique novice que j'étais en 1947. Il était séparé de moi non pas tant par l'âge (il était plus jeune que moi de quelques années, si je ne me trompe, mais non de beaucoup puisqu'il avait été publié pour la première fois en 1935) mais il vivait et travaillait à l'étranger au cours des années d'après guerre où s'affirma sa personnalité, où se découvrit son talent critique (romanesque aussi avec Les Prestiges, mais je n'ai pas le sentiment qu'il ait jamais considéré la création roma-

nesque comme sa véritable voie). Son univers de prédilection, c'est celui des lettres françaises des grands siècles, et plus particulièrement celui de Racine. Je peux bien avouer, sans étonner personne, que cet univers, à l'époque, était aussi le mien. Notre « amitié » (je reprends le mot) était une amitié d'esprit qui ne connut aucun nuage car elle était faite surtout de ce que nous aimions ensemble et que nous défendions ensemble.

J'ai dit qu'au sens propre du terme, en tant que personnes physiques, nous ne nous étions rencontrés que peu de fois au cours de tel voyage de Raymond Picard en France, ou de moi en Angleterre, ses séjours ici, comme les miens là-bas, étant rares et le plus souvent réduits à peu de jours. Je voudrais seulement évoquer un des rares moments que nous avons passés ensemble dans le Londres foudroyé et reviviscent de l'après-guerre ; alors que l'admirable cathédrale Saint-Paul, intacte, immense, dressait sa stature gigantesque au milieu des quartiers détruits de la cité, Raymond Picard, qui jouait avec nous à merveille, en tant que Londonien d'habitude, le rôle qu'il s'était donné d'hôte d'accueil, nous avait conduits, au cœur des docks, au Prospect of Whitby, le plus vieux « pub » de Londres sans doute, un pub de marins auxquels commençaient à se mêler, en toute bonne grâce et sans heurts, les gens du monde en bordée et les pochards du samedi soir. De la salle de restaurant en encorbellement sur la Tamise, la vue qui donne son nom à l'établissement est admirable sur le fleuve gris et sur ses brumes, et sur l'une des chaises une plaque de cuivre fixée au dossier rappelle la date où vint s'asseoir à cette place, dans un encanaillement plein de dignité, une princesse de la famille royale. Nous marchions beaucoup dans un Londres où la circulation n'était pas encore celle de la paix pourtant revenue, car cette circulation se raréfiait le soir de bonne heure. Les quartiers de l'East End prenaient alors, précurseurs de ce qu'allaient connaître les autres capitales du monde occidental, sous les rares réverbères, un aspect presque inquiétant, et je me souviens de notre traversée de la Tamise par le grand tunnel routier, interminable, qui relie la rive gauche à la rive droite. Son éclairage violent et nu le rendait plus hostile. Il n'y avait pas une voiture, pas une âme, et tout en parlant de Racine, nous dépassions, l'un après l'autre, les postes téléphoniques de secours, tous

uniformément brisés et pillés par les jeunes voyous, avant-garde de la grande offensive des jeunesses du monde contre les symboles de la société de consommation.

*

Je ne vais pas m'attarder à l'énumération, qui prendrait plusieurs pages, et que le lecteur trouvera d'ailleurs plus loin dans ce livre, des travaux de Raymond Picard. Il me suffira de rappeler que depuis la « Note sur le texte des tragédies de Racine », imprimée en 1945, jusqu'au Nouveau Corpus Racinianum, sous presse au moment de la disparition de l'auteur, Racine a été, je ne crois pas m'avancer trop en le disant, le sujet préféré, l'objet de préoccupation le plus constant de celui qui devait publier en 1956, dans l'intimidante et sévère collection Bibliothèque des Idées de Gallimard, un livre-sommet, un de ceux qu'il n'est plus possible d'ignorer ou de négliger pour quiconque porte un intérêt aux études raciniennes : La Carrière de Jean Racine.

J'ai écrit moi-même un livre (ou plutôt deux livres, sur Racine, sans parler de quelques articles), d'une manière plus impressionniste, sans le scrupule dans la recherche du détail, la rigueur analytique, la minutie dans le rassemblement des matériaux, le souci de solidité dans l'élégance qui rattachent l'œuvre de Raymond Picard à la grande tradition française du classicisme universitaire. Il reste que nous avons, lui et moi, chassé sur les mêmes terres, et qu'il eût pu y avoir là, d'un côté ou de l'autre, des motifs de discussion, des occasions de désaccord, de rivalité, ou du moins d'agacement. Je crois au contraire que, dans ce domaine racinien, comme dans un autre domaine dont je parlerai plus loin, nous nous sommes trouvés — tant l'accord sur l'essentiel était profond en dépit de la différence des méthodes d'approche — réconfortés, confirmés et comme rassurés l'un par l'autre, et liés par ce qu'on pourrait appeler une connivence, au-delà même de l'accord explicite.

Dans les trop rares occasions où j'ai rencontré Raymond Picard, dans toutes celles où je l'ai lu, j'ai eu la certitude, non seulement que nous aimions tous deux Racine (bien sûr), non seulement que nous l'aimions tous deux pour les mêmes raisons et aussi en dehors des mêmes raisons, mais encore qu'à cause de

Racine cet amour commun s'étendait au-delà, qu'à cause de Racine et pour ainsi dire par la grâce de Racine, principal sujet de son œuvre et principal sujet aussi de la mienne, au moins dans une certaine époque de ma vie, nous nous trouvions alliés pour la défense de ce qu'il faut bien considérer comme les plus hautes et les plus certaines valeurs littéraires françaises, contre ce qui les ignorait, les méprisait, ou prétendait les rejeter hors du présent.

Je n'ai pas le loisir — ce serait d'ailleurs une occupation inutile puisque tous les textes majeurs de Raymond Picard sont réunis dans les pages qui suivent — d'étoffer et d'illustrer mon propos par de longues citations. Je voudrais m'attarder un peu pourtant sur un des points où l'accord dont je parlais à l'instant s'est manifesté pour lui comme pour moi de la façon la plus évidente, celui de la relation de l'homme et de l'œuvre. Là, nous nous sommes trouvés, sans l'avoir voulu de façon délibérée, dire à peu près la même chose, la même chose que d'autres parmi les plus grands de l'époque avaient dite aussi, avec d'autres à qui l'on fera, je l'espère, le crédit d'admettre qu'ils savaient ce dont ils parlaient. Il s'agit de Giraudoux et de Valéry — de Giraudoux et de Valéry parlant de Racine. Giraudoux, dans l'essai de vingt pages qu'il a consacré à Racine et qui est un chef-d'œuvre, nous dit : « Quand le mot mort vient sous sa plume, il ne pense pas à sa mort... », et encore : « Il n'est pas un sentiment en Racine qui ne soit un sentiment littéraire. » Et Valéry : « Tout se passe dans l'intime de l'artiste comme si les événements considérables de son existence n'avaient sur ses ouvrages qu'une influence superficielle. » Il s'agit là sans doute d'une forme de relation de l'homme à l'œuvre, d'une « distanciation » de l'œuvre par rapport à l'homme qui est proprement classique. Hugo fait ses reproches personnels à Dieu dans un de ses poèmes les plus célèbres après le drame de Villequier. Malherbe écrit sa Consolation à Dupérier sur la mort de la fille d'un ami, alors qu'il a perdu lui-même une fille et n'a, que l'on sache, rien écrit sur cette perte. Sa douleur personnelle ne s'est exprimée — il ne lui a permis de s'exprimer — qu'à propos d'un autre, c'est-à-dire au prix d'une transposition qu'il considérait peut-être comme une forme de la pudeur.

Raymond Picard n'a cessé de lutter pour faire prévaloir l'idée que dans l'écrivain classique, et Racine est le plus clas-

sique des classiques, la vie — quel que soit l'intérêt qu'elle peut présenter pour l'histoire de la littérature — n'explique pas l'œuvre, ou du moins ne l'éclaire que d'une lumière contingente et secondaire. Faut-il même parler ici seulement de l'écrivain classique? Rousseau a certes nourri ses Confessions avec sa vie, mais si un autre Rousseau avait vécu la vie de Rousseau — et n'avait pas eu son génie — il n'aurait pas écrit les Confessions. Ni la psychologie, ni la pathologie, ni la sociologie, quelque contribution qu'elles puissent apporter à l'étude des grandes œuvres littéraires, ne parviendront jamais à rendre compte de ce qui fait leur accent propre et leur valeur, valeur irréductible à la moyenne des témoignages humains, parce que le commun ne peut pas rendre compte de l'exceptionnel. Beaucoup d'hommes ont vécu dans les mêmes temps et les mêmes lieux que les écrivains les plus illustres, ont eu la même religion, ont baigné dans les mêmes influences de culture, ont connu dans le domaine de l'amour, dans celui de l'argent, dans celui de la réussite sociale, des bonheurs ou des malheurs comparables. Qu'ont-ils écrit? Dostoïevski n'aurait pas été exactement ce qu'il fut sans l'épilepsie, mais il y avait dans son temps d'autres épileptiques qui n'ont pas été Dostoïevski. Nietzsche ne s'explique pas par le tréponème, et quand bien même on prouverait que sans le tréponème il n'aurait pas été le même Nietzsche — ce qui est probable —, on n'aurait encore rien expliqué.

Racine, tel que nous le montre Raymond Picard, illustre de façon magistrale cette vérité que le vrai créateur littéraire compose son œuvre non pas seulement avec ce qu'il est, mais avec ce qu'il n'est pas. Il ne paraît pas que sa vie ait comporté de grands tourments passionnels, de tentations pathétiques. Si la marque janséniste pouvait à l'époque de son succès l'exposer à certains dangers, il sut se protéger assez bien, puisque la faveur du roi ne se détourna pas de lui. Somme toute, le poète qui a livré la scène de la tragédie française à un peuple de héros forcenés et hallucinés n'était lui-même ni un forcené, ni un halluciné, ni un héros. Il était même, pour employer un mot aujourd'hui à la mode, un « carriériste ». Il fit en effet une assez belle carrière : celle d'un bourgeois prospère avec de belles relations et des entrées à la Cour. Je serais même enclin à son égard à un peu plus de sévérité que Raymond Picard en disant que Racine n'était pas, tout compte fait, un très beau caractère, et qu'il

nous donne au cours de sa vie plus d'un exemple des travers et des médiocrités de l'homme de lettres. Mais pourquoi l'auteur d'Andromaque, de Bérénice et de Phèdre aurait-il été tenu d'être une grande conscience, un cœur généreux? Il suffisait bien qu'il fût Racine.

*

Me voici près de mettre un point final à cette préface et je n'ai rien dit encore d'un aspect de l'œuvre et du talent de Raymond Picard dont il convient de connaître l'importance. Je veux parler de Raymond Picard polémiste. Cet esprit si « distingué », si fin, si scrupuleusement honnête, n'était point naturellement fait pour la violence et la virulence. Je crois bien que c'était la défense de Racine — je veux dire la défense de ce qu'il savait être la vérité de Racine — et aussi, consubstantielle à toute son œuvre critique, son horreur de toute pédanterie, une certaine exaspération devant la tentation d'engager (« engager » est bien le mot) nos grands écrivains, sans leur accord et à titre posthume, dans les débats philosophico-socio-politiques de ce temps qui l'incitèrent à partir résolument en guerre contre la « Nouvelle Critique ». Voilà Raymond Picard disparu et ses adversaires sont là encore. Mais c'est lui qui leur survivra.

Thierry Maulnier

*Il est dans une réputation de
droiture et de probité qui le rend
plus précieux à ses amis et aux
honnêtes gens que son bel esprit.*

Germain Vuillart :
*Lettre du 24 mars 1699,
à propos de Racine.*

RACINE

RAYMOND PICARD

De Racine au Parthénon

Essayiste et polémiste, critique littéraire et professeur à la Sorbonne, Raymond Picard a été enlevé prématurément à son public, en 1965. Très jeune, il avait été séduit par l'œuvre et par la personnalité de Racine. En 1956, sa thèse de doctorat, *La Carrière de Jean Racine* faisait événement. Au fil des années, il allait élargir l'horizon de ses recherches, approfondir son analyse des grands textes classiques, engager sa réflexion sur les voies de la méthodologie. De cette intense activité, il nous reste nombre d'articles disséminés dans des revues ou même inédits.

Les amis de Raymond Picard ont voulu réunir ces témoignages en un volume d'hommage et de souvenir. Ils ont fait un choix indicatif des grandes orientations de l'auteur. Racine, comme on pouvait s'y attendre, y a sa bonne place. Mais on y trouvera bien d'autres sujets de méditation : l'apocryphe comme genre littéraire, *La Princesse de Clèves*, Molière comique ou tragique (et impie ?), le lyrisme religieux du xvii^e siècle, le portrait littéraire, *Manon Lescaut*, *Le Brun* et *Corneille*, *Mignard et Racine*, *Racine et Chauveau*, le Parthénon et l'esthétique baroque, l'unité spirituelle de Georges de La Tour. L'analyse de la tradition dans le grand esprit de la tradition,

nrf